

TOUR DE FRANCE 1964

La chanteuse Dalida « incognito » à l'échelon course avec l'historique des femmes ayant accès au peloton dans le Tour de France

Idée reçue : *Bravant le règlement "Pas de femme dans le Tour à l'échelon course", en 1964 une vedette de la chanson très connue (Dalida) suit incognito le peloton dans une voiture de journalistes de l'Équipe, la fameuse Peugeot n° 101¹*

En réalité, la romancière française Colette, membre de l'Académie Goncourt, inaugure la présence féminine dans le Tour de France dès 1913. Elle n'est pas considérée comme une intruse dans la mesure où elle suit l'épreuve dans le cadre de son activité professionnelle. La première dérogeant à la règle fut, en 1931 et surtout en 1938, Madeleine Péliissier, l'épouse de Charles, le chouchou d'Henri Desgrange, le boss du Tour.

Jusqu'au milieu des années 1980, mis à part quelques journalistes en jupon et un quarteron d'infirmières associées au service médical *Aspro* des années 1950-1960, les femmes de coureurs et de suiveurs n'étaient pas admises à l'échelon course. ²

Les occasionnelles comme les compagnes officielles des coureurs étaient carrément interdites dans les chambres. Si, depuis quarante ans les choses ont bien changé, on ne peut ignorer l'historique de ces pionnières attirées à coller aux basques du peloton des forçats de la route chers à Maurice Genin. ³

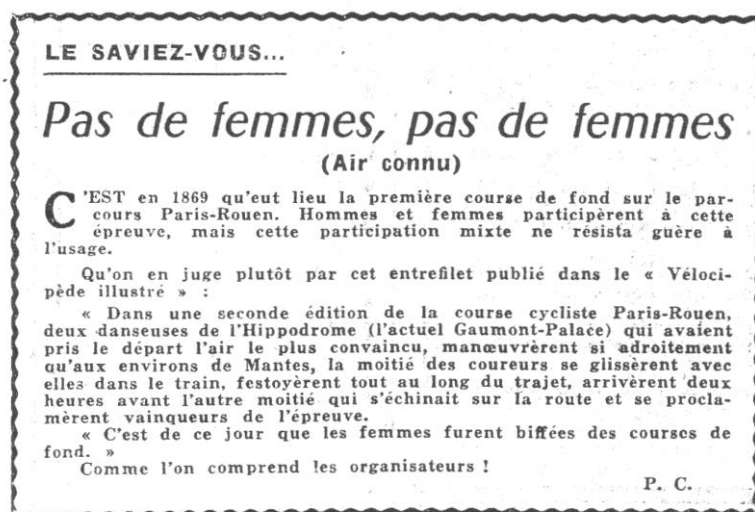
TDF 1913 - Colette (Fra), écrivain, membre de l'Académie Goncourt, suiveuse du Tour de France 1913

Sidonie Gabrielle Colette est née le 28 janvier 1873 dans le petit bourg de Saint-Sauveur-en-Puisaye dans le département de l'Yonne. D'abord romancière puis après son divorce en 1906, elle devient comédienne. Quand la guerre éclate, elle abandonne le music hall pour la vie de reporter au *Matin*. C'est dans l'exercice de cette activité professionnelle qu'elle va être sollicitée pour tenir une chronique pendant le Tour 1913.

¹ Mythique voiture de presse de *L'Équipe* ayant à son bord les meilleurs plumes de la profession. C'est la Peugeot n° 101 (numéro propre à la caravane du Tour) dont l'écrivain-journaliste Antoine Blondin fut le passager emblématique de 1954 à 1982 (sauf en 1958). Il avait à ses côtés Pierre Chany et Michel Clare.

² Dans le « Dictionnaire du cyclisme » publié en 1984 par les éditions Calmann-Lévy, il est rappelé que : « Les femmes ne sont pas autorisées à suivre les courses cyclistes sauf si elle sont : commissaire de course, titulaire d'une carte de presse, infirmières attachées au service médical de l'épreuve considérée. »

³ Le premier à avoir utilisé cette expression dans le titre de son article sur les cyclistes du Tour 1906. – Les forçats de la route, *Revue de la Chambre syndicale des cycles et automobiles de Saint-Etienne et du Bassin de la Loire*, 1906, n° 108, novembre, p 8



Route et Piste, 15.01.1959 ⁴

TDF 1926 - Deux Eve cyclistes anonymes au milieu du peloton des géants de la route

Entre Bordeaux et Hostens, situé à 43 kilomètres du départ de la 9^e étape au cours de la 20^e édition du Tour, deux sportives à bicyclette se mirent en tête du peloton et réglèrent l'allure, l'une en robe, l'autre en costume masculin. Tout le monde, routiers aussi bien qu'automobilistes officiels, s'amusa de ce petit incident, les Belges plus que les autres. L'un d'eux, le coureur flamand Joseph Van Dam de l'équipe Automoto, celle de l'Italien Ottavio Bottecchia futur vainqueur de l'épreuve, ne trouva rien de mieux que de passer sa main sur sa chaîne de bicyclette bien graissée et d'imprimer ensuite ses cinq doigts sur le dos de la robe de soie d'une des Eve. Il rit beaucoup de sa plaisanterie mais il fut le seul. Les autres coureurs réprouvèrent cet acte. Georges Cuvelier de l'équipe Météore-Wolber s'en montrait particulièrement outré : « *Quelle brute !* disait-il. *Vraiment, on n'est pas fier par instant, d'être coureur cycliste professionnel.* » ⁵

Pour la petite histoire, il faut signaler que déjà l'année précédente, une jeune femme avait roulé une demi-heure au milieu du peloton. Ces anecdotes montrent bien qu'à l'époque, la cohabitation beau sexe et peloton (effet meute) ne poussait pas à la galanterie.

TDF 1931 - Madeleine Pélissier (Fra) : première femme de coureur admise sur le Tour

Madeleine Pélissier, la femme de Charles Pélissier surnommée par Georges Berretrot « la Pélissette », est la première épouse de coureur admise sur le Tour de France. Jusque là, Henri Desgrange, le grand manitou, avait formellement interdit la présence des épouses de coureurs dans la caravane de la Grande Boucle.

Témoignage de Charles Pélissier, le benjamin de la célèbre fratrie, vainqueur de seize étapes de la Grande Boucle entre 1929 et 1935. "Valentino" - l'un de ses surnoms – raconte son Tour 1931: « Je me suis senti tellement euphorique le lendemain (NDLR : après avoir sauvé le maillot jaune d'Antonin Magne) que j'ai gagné l'étape à Grenoble devant l'Allemand Kurt Stöpel et l'Italien Raffaèle Di Paco, portant le score de notre duel singulier à 4-2. Ma plus belle récompense, je me la suis offerte moi-même en téléphonant le soir à Madeleine : « *Arrive demain à Aix-les-Bains ou j'abandonne !* » Ne souriez pas, il n'est pas tellement sûr que je plaisantais. Elle a été effrayée puisque le règlement bannit les épouses légitimes du Tour de France. Mais je supposais qu'Henri Desgrange, après m'avoir couvert de fleurs, aurait le bon goût de fermer les yeux. Je m'en suis, en tout cas, porté garant auprès de Madeleine : « *Je prépare ma valise* », a-t-elle répondu et elle avait raccroché. De toute la journée, ma pensée ne l'a plus quittée. J'avais le cœur léger... mais les

⁴ Echo signé Pierre Castagne. Information déjà publiée quarante-sept ans plus tôt dans un ouvrage intitulé *Pour bien faire du sport* et préfacé par Mme La Duchessed'Uzès, née Mortemart, Paris, éd Pierre Lafitte, 1912, 375 p (p 346)

⁵ *Le Miroir des Sports*, 1926, n° 324, 10 juillet, p 36

jambes lourdes dans l'escalade du Lautaret (2057 m). Je payais, à retardement, l'addition de l'avant-veille et la pâle défaillance m'a cueilli définitivement dans la vallée de la Maurienne alors que je m'étais maintenu à 6 mn 20 sec. des premiers au sommet du Galibier (2546 m). L'Italien Antonio Pesenti et le Belge Jef Demuysère ont encore fait des misères à Antonin. Fonçant dans la descente du Galibier, ils lui ont pris cinq minutes d'avance. Je n'étais plus à son côté, le Sauveur faisait un temps de purgatoire, mais Benoît Faure, inspiré par mon exemple peut-être, s'est dévoué cette fois pour ramener Antonin sur le groupe animé par ses deux rivaux et le maillot jaune a encore été sauvé.

Madeleine est arrivée à Aix-les-Bains dans la soirée, accueillie à la gare par Henri Manchon, manager général du Tour. Elle se préparait à longer les murs comme une pensionnaire en rupture de couvent. « C'est inutile, l'a rassuré le grave Manchon dans un clin d'œil complice. Henri Desgrange est au courant et Jacques Goddet aussi, qui m'a chargé de fleurir votre chambre. » ⁶

TDF 1934 - Paule Hutzler (Fra) : premier reporter féminin

A l'occasion de la 29^e édition de la Grande Boucle, Paule Hutzler, collaboratrice de *Paris-Soir* de 1934 à 1937, rédigeait quotidiennement une chronique sur la course et ses à-côtés. Elle révèle dans un numéro spécial de *L'Auto* les avantages de sa présence dans la roue des as de la route : « Premier reporter féminin dans le Tour de France, combien mon sort est envié ! Je puis « les » approcher chaque jour, le matin à l'appel, tout le long de la course, je souffre, je vis leurs efforts et le soir à l'arrivée de chaque étape, je recueille les premières confidences ? Je connais leurs peines, leurs joies, leurs émotions, leurs espoirs, leurs désespoirs. Or, depuis quatre ans que je « suis » pour *Paris-Soir*, je connais par cœur le galbe des mollets de Georges Speicher et son sourire ; la silhouette de Roger Lapébie et son œil railleur ; les « fétiches » d'Antonin Magne ; l'espièglerie de René Le Grevès. Enfin, toutes leurs qualités, tous leurs défauts, leur force et leur faiblesse. » ⁷ Consciente de sa position privilégiée, Paule Hutzler, toujours dans le même article de *L'Auto*, présente à ses lectrices des conseils pratiques afin d'approcher coûte que coûte son champion préféré pour lui parler, le contempler tout à loisir, voire effleurer son maillot et plus si affinité. Elle propose au choix de se déguiser en journaliste, miss d'étape pour la bise aux vainqueurs, fleuriste et même infirmière ! Pour cette dernière corporation, elle détaille la transformation : « Si vous n'êtes ni conservatrice du costume régional, ni fleuriste, il vous reste toujours la possibilité de paraître telle. Il suffira d'un accessoire et d'un peu d'autorité. Chacun sait de plus qu'une simple serviette placée sur la tête et un paquet de ouate hydrophile muni d'une croix rouge particulièrement voyante forment à peu de frais une infirmière sur mesure. Votre charme fera le reste. Une infirmière, voyez-vous, cependant, c'est plus qu'un costume, c'est une femme qui se penche sur la souffrance, qui console et qui apporte l'oubli des peines. Et cela finit même parfois comme dans les contes de fées... » ⁸

En conclusion de son papier, l'envoyée spéciale de *Paris-Soir* termine par une recommandation appuyée : « Mais, pour forcer la garde vigilante, ne dites jamais que vous êtes la femme d'un coureur du Tour de France ; vingt poignes vigoureuses vous refouleraient sans pitié vers la sortie car c'est la seule présence dont l'ardente et légitime tendresse soit redoutée des officiels. » ⁹

Raymond Thoumazeau, reporter au mensuel *Sport-Sélection* et suiveur du Tour de France, témoigne lui aussi de la présence insolite de cette envoyée spéciale en jupons : « A l'heureuse époque où me ramènent toujours mes pensées, les dames étaient bannies de la caravane par un règlement quasi militaire, qui est à la fois un hommage au beau sexe par le pouvoir troublant, voire dissolvant qu'il lui reconnaît, et si l'on en croit les rumeurs du boudoir, un abus d'autorité inqualifiable (...)

Certes, le bataillon de M. Desgrange, lui-même d'une vertu farouche, n'était pas un bataillon de Cythère ; toutefois, on pouvait voir à l'occasion dans la caravane, quelques minois mutins, que même affecté d'une myopie très prononcée, on ne pouvait prendre pour le visage d'un commissaire ou du chronométrier. Il y avait des passagères clandestines, c'est vrai, je le répète,

⁶ Roger Bastide et André Leducq .- *La Légende des Pélissier*, Paris, éd. Presses de la Cité, 1981, 327 p (pp 267-268)

⁷ *Numéro spécial de L'Auto* (sous titré : "supplément arts et techniques 1937"), Paris, éd. L'Auto, juin, 1937, 36 p (p 20)

⁸ Ibid

⁹ Ibid

elles étaient rares, mais quelques femmes charmantes faisaient partie officiellement du cortège à titre professionnel : Paule Hutzler, par exemple, qui rédigeait chaque jour ses « cartes postales » pour un journal parisien à gros tirage « Thoum », son diminutif, l'auteur de l'article sur les femmes et le Tour, ancien joueur de rugby, finaliste du championnat de France avec le Racing Club de France en 1920, cite également une infirmière dont la chronique n'a pas retenu le nom qui exerçait sur le Tour lors de la dernière édition avant le Second conflit mondial : « *Il me souvient aussi qu'en 1939, l'infirmière de la voiture-ambulance, une brunette ravissante qui, d'ailleurs, n'a pas gardé longtemps ses voiles blancs, était infiniment séduisante* » ¹⁰. De même, à la même époque, il parle d'une apprentie journaliste pour le moins précoce : « *Avait-elle vraiment reçu de M. Desgrange l'investiture, cette « baby soxer » de 16 ans à peine, chaperonnée par Charles-Antoine Gonnet, journaliste-écrivain, qui chapeautait ses articles dont un journal dauphinois publiait les impressions enthousiastes ? En tout cas, elle ne se cachait guère et laissait flotter ses cheveux blonds au fil des kilomètres en montrant un visage radieux d'écolière en vacances qui attestait, au regard des populations, que le journalisme était bien à l'époque, la plus indépendante des professions...* » ¹¹

TDF 1935 - Raymond Thoumazeau (Fra) : le Tour était beaucoup moins strict sur la présence féminine à l'échelon course

« Le règlement du Tour était beaucoup moins sévère qu'aujourd'hui, des dames trouvaient place dans les voitures suiveuses, légitimement. Il s'y glissait aussi, à l'occasion, quelques illégitimes qui se montraient très fières d'accompagner pour une ou deux étapes la grande armée cycliste en ses déplacements et toisaient les foules comme des vedettes de la scène ou de l'écran. »

Raymond Thoumazeau (Fra), journaliste de sport ; envoyé spécial sur le Tour [Sport Mondial], 1958, n° 30, août, p 8]

TDF 1935 - Titaÿna (Elisabeth Sauvy dit) (Fra) : pige à *Paris-Soir* pour la 29^e édition du Tour

Elizabeth Sauvy, qui écrit sous le pseudonyme de Titaÿna, couvre le Tour de France 1935 pour le quotidien *Paris-Soir*, en compagnie de Pierre Benard et surtout deux pointures de la presse cycliste : Gaston Bénac et Albert Baker d'Isy. Elle livre quatre papiers : Au-dessus de la fourmilière (07 juillet 1935) ; Poésie sur le Tour (08 juillet 1935) ; Les lecteurs du Tour (14 juillet 1935) ; La fête de la liberté (15 juillet 1935).

TDF 1937 - Journaliste australienne - Première femme des antipodes à suivre le Tour de France

Echo du journaliste Jean Routier, collaborateur dans les années 1930 de l'hebdo *Le Miroir des Sports* : « La suiveuse australienne, vive et amusante, qui est chargée d'envoyer des articles sur la course à un journal australien, est la sœur du chef de la rubrique cycliste du Sporting Club, un grand quotidien sportif de Melbourne. La vieille dame ne voit pas grand chose car elle voyage dans la voiture de Maurice Chocque, le père de Paul ¹², qui n'est pas autorisé à suivre les étapes, mais seulement à rester loin à l'arrière. Cependant, elle est enchantée, surtout lorsqu'elle a la chance de converser avec un suiveur parlant l'anglais. Elle avait reçu Paul Chocque dans sa famille lorsqu'il vint en Australie et avait continué d'entretenir des rapports épistolaires avec lui. Mais sa grande désillusion est de ne pas voir Hubert Opperman dans la course, un compatriote lauréat de Paris-Brest-Paris 1931 [NDLA : il deviendra ensuite ministre du gouvernement australien de 1950 à 1966] Il est certain qu'au moment où les hommes de valeur sont si rares dans ce Tour de France. Opperman eût été d'un précieux secours. » ¹³

¹⁰ Raymond Thoumazeau - Le Tour, mesdames. – *Sport-Sélection*, 1953, n° 14, juin, pp 66-71

¹¹ Ibid

¹² Paul Chocque participe à l'épreuve au sein de l'équipe de France. L'année précédente, il a gagné avec une confortable avance la grande classique Bordeaux-Paris ; dans ce Tour 1937, il va remporter deux étapes et terminer septième au général à Paris.

¹³ *Le Miroir des Sports*, 1937, n° 954, 10 juillet, p 13

Raymond Thoumazeau déjà cité à propos de Paule Hutzler, nous parle également de la journaliste australienne en la présentant sous un jour moins glamour : « Il n'y a pas eu que des "cover girls" au Tour de France. En écrivant cette ligne, je revois cette dame parvenue depuis longtemps à l'âge de discrétion qui, avec un sac à main pour tout bagage, se présenta au Vésinet un quart d'heure avant le départ, au directeur de la course et lui tint ce langage : « Je suis envoyée spéciale d'un grand journal d'Australie. Je viens des Antipodes pour assister à votre épreuve ; dites-moi dans quelle voiture je dois monter ? »

Je ne sais ce que répondit Henri Desgrange à cette dame vénérable qui s'était trop fié aux dons exceptionnels d'organisation des Français mais je sais qu'elle était bel et bien en carafe sur la ligne de départ quand le Tour prit sa volée... Emue par sa détresse, je lui offris une place à bord de la Delahaye du Tour, sans m'engager cependant pour les prochaines étapes. A Lille, l'Australienne eut un nouveau Sigisbée. J'espérais que pour le bon renom de la galanterie française, il se trouverait chaque jour un confrère pour prendre à son bord l'envoyée spéciale du pays des kangourous, mais je dois avouer qu'elle n'alla pas au-delà de Saint-Brieuc. Compassée et sévère comme un clergyman, ayant vu se fermer devant elle toutes les portières, elle dut encore voir, de pied ferme, s'éloigner le glorieux escadron des rois de la route et prit, je pense le parti de rentrer en Australie d'un talon rageur. J'éprouvais une vive curiosité de lire ses impressions mais ma passagère ne m'a pas envoyé ses articles où mes compatriotes et Henri Desgrange le premier, devaient être dépeints sans complaisance... Nous n'avions, je l'affirme, aucune prévention contre notre consoeur dont le jupon dépassait la robe. Tout au plus étions-nous un peu piqués qu'elle ait attendu d'être grand-mère ou arrière grand-mère pour venir enquêter sur "notre" Tour de France. » ¹⁴

TDF 1938 - Madeleine Pélissier (Fra) : le règlement de l'UVF, au contraire du Code civil interdit à la femme d'un coureur de suivre son mari

Dans ce long texte écrit par Madeleine Pélissier, l'épouse de Charlot, qui après avoir été admise par HD (Henri Desgrange) lui-même à rejoindre son mari aux arrivées d'étapes dès 1931, et même à partager sa chambre à l'hôtel, sept ans plus tard "La Pélissette" fait voler en éclats le sacro-saint règlement du Tour en suivant le serpent multicolore à l'échelon course, à l'arrière du peloton. Dans ce témoignage épatant, elle s'étend sur les angoisses de la femme du coureur : « Je n'avais jamais suivi le Tour de France, je n'avais même jamais suivi, jusqu'ici, aucune course cycliste. Le règlement de l'Union vélocipédique de France (UVF), au contraire du Code civil, interdit à la femme de suivre son mari. Bien sûr, j'ai assisté à des départs et à des arrivées. Chaque fois que Charles est parti, j'ai été là, souvent même par un chemin détourné ; en auto, j'ai gagné un point du parcours pour le voir passer. Mais une course de bout en bout, je ne savais pas ce que c'était. Maintenant, je sais. Et j'en ai d'autant plus d'admiration, s'il est possible, pour le coureur. J'ignorais la réalité de l'étape des quatre cols et ce qu'elle exige d'énergie, ce qu'elle coûte de souffrances. Ma première impression du Tour, c'est une sensation physique. Et je m'excuse si ainsi d'abord je parle de moi, mais, à l'arrivée de chaque étape, je me sens moulue de fatigue comme si j'avais pris moi-même une part quelconque à la course.

C'est que, chaque fois que notre voiture double le peloton ou seulement dépasse un coureur, je ne peux m'empêcher de me crisper au dossier du siège qui est devant moi, d'appuyer sur un frein imaginaire, d'accompagner tous les gestes du chauffeur. Je pense : « *Pourvu que l'on n'en accroche pas un ...* » On n'en accroche jamais mais, vingt fois dans la journée, on croit que ça y est. Mais il me semble que si, maintenant que j'ai vu, Charles devait reprendre le départ pour le Tour, je serais plus inquiète qu'autrefois car si je reste reconnaissante au Tour de l'avoir aidé à atteindre la grande renommée, je suis contente qu'il ait renoncé à la route. L'on imagine mal les angoisses d'une femme de coureur dont le mari a été lancé ainsi autour de la France ! Et c'est pourquoi, si j'admire l'effort d'hommes comme Antonin Magne ou André Leducq, si je participe à leurs souffrances, si j'ai les larmes aux yeux si je vois un gosse comme Pierre Jaminet se relever ensanglanté après sa chute dans la descente sur Quillan, malgré moi je pense d'abord à la femme. Lorsque Sylvain Marcaillou est tombé au départ de Royan, je me suis dit : « *Sa femme*

¹⁴ Ibid Thoumazeau, p 67

devait être à l'écoute à la TSF (télégraphie sans fil). Elle vient de recevoir la nouvelle brutalement en pleine poitrine ».

J'ai tellement eu moi-même de ces tête-à-tête pathétiques avec ce petit appareil inoffensif et familier, comme un dessus de cheminée et qui devient tout à coup le messager d'une mauvaise nouvelle... Tandis que je suivais Marcaillou dans son calvaire, j'évoquais sa femme devant son appareil, et il me semble entendre la voix que je connais si bien, la voix tranquille du speaker qui disait : « *Marcaillou a fait une chute grave. Il s'est courageusement relevé, est remonté sur son vélo, il porte une blessure à la tête et paraît souffrir énormément.* » On imagine mal les angoisses d'une femme qui entend ainsi le récit des souffrances de son mari. C'est une sensation bouleversante que celle qui vous apporte soudain cette voie inconnue mais si familière, cependant, puisqu'on l'entend tous les jours et qui vous parle tout à coup de l'être qui vous est le plus cher au monde. On voudrait demander : « *Souffre-t-il beaucoup ? Y-a-t-il quelqu'un à côté de lui ?* » Mais la voix conclut déjà : « *Notre prochaine émission aura lieu à 18 h 30* ».

Une année que Charles faisait le Tour, chaque fois que j'ouvrais le poste pour avoir les résultats, j'entendais une leçon d'allemand ; je crois que j'aurais pu devenir très forte dans cette langue, si j'avais eu à ce moment-là l'esprit libre. En 1933, quand Charles fit une chute, c'est la TSF aussi qui me l'apprit. Il s'était luxé l'épaule et pourtant lui aussi avait continué. La voix ajoutait : « *Charles Pélissier un instant a retiré ses lunettes. On a pu voir qu'il pleurait de souffrance* ». J'étais folle. L'émission s'était terminée là, mais j'avais entendu des disques et des disques. Enfin, on avait donné les résultats de l'étape. On ne parlait plus de Charles. Alors, j'ai fait une autre course, tournant le bouton, cherchant d'autres postes, d'autres nouvelles. J'ai été sur le point de casser l'appareil. Naturellement, par la suite, j'ai fait une chose raisonnable. Au lieu de le détruire, j'en ai acheté un second et quand Charles court, j'écoute dans ma chambre un poste pendant que dans la cuisine la bonne en écoute un autre, afin qu'aucune nouvelle ne soit perdue.

C'est à tout cela que je pense tandis que se déroulent la course et ses incidents. J'admire naturellement les vainqueurs, les champions mais je ne peux m'empêcher de penser que s'ils ont gagné, c'est qu'ils étaient en meilleure forme et qu'ils ont moins souffert. Aussi, ai-je un faible pour ceux qui sont à la traîne, ils sont sans espoir et pourtant ils continuent. Ils ont plus de mal et pourtant, en définitive, ils font le même parcours. On m'excusera mais c'est au dernier que j'ai envie d'apporter des fleurs. » ¹⁵

TDF 1947 - Journaliste d'extrême-gauche – A califourchon sur une moto, mollets au vent

Dans *But et Club*, un hebdomadaire omnisports appartenant au *Parisien Libéré* l'un des deux quotidiens organisateurs de la Grande Boucle, l'autre étant *L'Équipe*, on trouve dans l'édition du 04 juillet, un écho titré « Les suiveuses » montrant sans nuances que la chasse au sexe faible afin de le bouter hors la course est une activité toujours d'actualité dans la caravane du Tour. Même si elles sont journalistes, on ne les considère pas comme les bienvenues. Dans ce but, l'échotier anonyme n'oublie pas d'ajouter que la consœur circulant à moto est à la solde de l'extrême gauche ! Néanmoins, ces quelques lignes publiées dans *But et Club* confirment que, en tout cas à l'époque, la misogynie des instances cyclistes se portait bien : « Il y a peu de femmes dans la caravane du Tour. Les organisateurs se montrent assez sévères à ce sujet. Une jeune actrice, qui improvise chaque soir à la radio, a bien essayé de serrer de près le peloton avec une Jeep. Elle fut priée, dès le lendemain, de ne pas reparaître dans la caravane. Elle suit toujours mais cachée au fond de la conduite intérieure de l'envoyé spécial d'un grand quotidien de gauche. Mais nous avons mieux, depuis quelques jours : la suiveuse motocycliste. A califourchon sur une moto, mollets au vent, une consœur d'extrême-gauche suit, en tansad, comme ses confrères, les péripéties de la bataille. Les coureurs, lorsqu'ils ne sont pas absorbés par leur tâche, affirment qu'ils trouvent l'innovation heureuse. » ¹⁶

TDF 1947 - Miss Collins (Usa) : une chroniqueuse de charme dans « la roue des deux roues »

¹⁵ Madeleine Pélissier. – Ah ! Si vous connaissiez les angoisses de la femme du coureur, *Match*, 1938, n° 3, (636), 21 juillet, p 13

¹⁶ *But et Club*, 1947, n° 72, 04 juillet, p 15

C'est le journaliste Jacques Augendre, débutant à *L'Équipe* en 1946 mais n'ayant pénétré la Grande Boucle qu'en 1949, qui mentionne dans son dernier ouvrage la présence, au sein de la caravane de juillet 1947 d'une journaliste américaine, trente-neuf ans avant la victoire de Greg LeMond, premier représentant de la bannière étoilée à conquérir le maillot jaune : « En 1947, pour la renaissance du Tour de France, l'Amérique est représentée dans la caravane par une chroniqueuse de charme, miss Collins. » ¹⁷

TDF 1947-1987 - Jacques Goddet (Fra) : le patron du Tour contre "les pisseuses" jusqu'à la fin de son mandat en 1987

❶ Jacques Goddet, patron de l'épreuve, se justifie sur la présence ou non des femmes aux différents échelons de la caravane du Tour :

« En finirai-je jamais de vous parler du Tour ? Je ne vous ai rien dit pourtant par exemple sur le chapitre féminin, à propos duquel les avis diffèrent complètement, et qui a si fort évolué à travers notre époque. Comprendons bien qu'il faut d'ailleurs établir une distinction entre la simple présence de personnes, visiteuses ou exerçant une fonction, appartenant au sexe qui fut considéré faible (invitées, journalistes, infirmières, artistes, etc.) et celle d'épouses ou petites amies de coureurs entraînant l'éventualité de relations, disons affectueuses. **Les organisateurs furent longtemps quasi intransigeants à propos de toutes les catégories.** Félix Léviton s'opposa même à la venue de Marielle Goitschel qui appartenait pourtant à la même famille que celle de nos champions et qui masculinisait très fort ses manières d'être. Un règlement allait jusqu'à interdire aux coureurs le droit de loger ailleurs qu'à l'hôtel prévu, et une surveillance quasi policière était exercée. Et puis, il devint bien naturel d'admettre dans notre caravane, comme elles le sont dans la vie courante, des femmes ayant une raison, voire le droit, de s'y trouver, les journalistes en tout premier lieu. Il parut normal qu'un rédacteur en chef des années neuves, les années cinquante, ait l'idée de faire découvrir ce monde, jusqu'alors réservé à l'espèce masculine, par une femme. Ce fut *l'Humanité* qui eut l'audace d'introduire dans cette société macho une envoyée qui nous parut alors vraiment spéciale, Marie-Louise Baron. Je peux prétendre que je ne me sentis nullement embarrassé par une telle innovation. L'attribution d'une carte de presse confère des droits professionnels imprescriptibles. La consœur fut donc admise, bien reçue par tous, lue avec intérêt. Elle s'exprima sans préjugés ancrés et découvrit les différents aspects du Tour sans étonnements ridicules. Même quand les voitures de presse arrivaient alors à approcher du peloton, nos vaillants coursiers se livraient à l'exercice, toujours un peu acrobatique dans ses aspects, de se libérer la vessie en continuant à chevaucher leur destrier, soit en roue libre dans les descentes, soit poussé par un camarade complaisant, ne se trompant pas de côté... La tentative de *l'Humanité* ayant réussi, elle fut reconduite avec la romancière Hélène Parmelin, épouse du grand peintre Pignon. Puis d'autres consœurs talentueuses nous rejoignirent et, en particulier, rédigeant ses reportages pour *France-Soir*, Marlyse Schaeffer, avant Huguette Debaisieux pour le *Figaro*, et Odile Grand pour *l'Aurore*. Mais il est vrai qu'en cette occasion la frimousse de cette jolie personne perturba quelque peu la vie du peloton [Ndlr : elle avait été mannequin]. Un coureur (de forte renommée) l'avait remarquée et appréciait vivement son charme. Il n'avait de cesse, durant la course même, de lui adresser regards et sourires. Pour y parvenir, il était évidemment obligé de traîner dans les arrières du peloton, retourné vers les voitures alors vraiment suiveuses, se laissant au besoin glisser jusqu'à son directeur sportif pour se rapprocher davantage encore de la séduisante journaliste. Je ne me sens pas le droit de vous révéler le nom de cet amoureux en transit - les relations n'allant pas plus loin - non seulement parce que ses performances, cette année-là, s'en ressentirent tout de même, mais aussi parce qu'il est toujours vivant, en bonne forme, époux fidèle, même s'il y a prescription. Quant à notre «reportrice», qui s'était parfaitement tenue à sa place, elle a été, depuis, une madame Lucien Bodard, Le tonitruant romancier est, remarquons-le, passé lui-même, depuis, faire un tour sur le Tour (...)

En fait, c'est mon avis, il y a quelque chose d'un peu choquant, d'un peu gênant quelquefois, dans la présence d'une personne appartenant au sexe dit faible sur la course même, alors qu'elle ne se trouve là que par curiosité, pour se distraire. L'effort exigé de nos athlètes est rude, ils atteignent le seuil de la souffrance, ils jurent, ils se livrent en spectacle d'une manière souvent insolite. Nous vivons là en fait dans un monde de mâles, avec des comportements et des gestes qui

¹⁷ Jacques Augendre. – *Le Tour. Abécédaire insolite*, Paris, éd. Solar, 2011, 427 p (p 108)

n'appartiennent qu'aux mâles, réunis en communauté. En ce qui me concerne, je préfère retrouver nos compagnes là où elles ont leur place originelle : au foyer. Je puis m'exprimer là-dessus en toute connaissance de cause puisque ma propre existence a été influencée par une rencontre féminine sur le Tour. En 1948, les sœurs Etienne, chantant alors en duo passaient en spectacle dans la soirée aux villes-étapes. J'épousai un peu plus tard la cadette, Odette. Ce fut mon second mariage. **J'avais d'ailleurs, par la suite, proscrit, pour l'exemple, la présence de sa propre épouse dans la course.** Si Rosine [Ndlr : Mme Jacques Goddet] venait assister aux cérémonies des départs, quelquefois une soirée à une étape présentant une formalité officielle ou une rencontre d'amitié (tous les ans nous dînions en privé, à Bordeaux, avec Jacques Chaban-Delmas et sa merveilleuse épouse Micheline), Et, en 1987, lorsque le Tour fit halte à Chaumeil - la plus petite commune qui ait accueilli le Tour - dans le fin fond de la Corrèze, là où Bernadette Chirac, qui avait pris en charge elle-même l'organisation de l'étape, est conseiller général, Rosine vécut quarante-huit heures dans l'intimité familiale chiraquienne. A la vérité, Rosine parvint tout de même à suivre deux fois l'étape arrivant à l'Alpe d'Huez, lieu de nos vacances d'hiver. Oui, Rosine suivit ainsi en deux occasions le Tour - sans enfreindre ma propre réglementation, car, si elle resta interdite de la voiture directoriale, la mienne, elle put bénéficier de l'invitation du charmant copain qu'est Jacques Chancel, autorisé, lui, à véhiculer des invités ou invitées de son choix ... (Ndlr : c'est un bon exemple illustrant l'expression "deux poids deux mesures". Rosine n'a aucune fonction officielle et pourtant elle est "invitée" à suivre la course]

En fait, le problème le plus souvent évoqué, le plus délicat, est celui qui peut se poser pour les coureurs eux-mêmes, le désir d'exécuter l'acte sexuel durant le Tour. Il ne s'agit plus là désormais d'une question tabou. Peu après le Tour 1990, Gérard Holtz, démontrant qu'il appartenait vraiment à la nouvelle vague, choisit de traiter carrément le sujet sur les écrans d'Antenne 2 : un concurrent peut-il ou non faire l'amour pendant l'épreuve ? Bien entendu, les avis sont restés très divers, exprimés avec beaucoup de retenue. La plupart ont prêché l'abstinence totale, en raison de la formidable dépense énergétique qu'exige l'effort de la course et de la nécessité de protéger les centres nerveux contre toute fatigue, toute perte de concentration.

A mon avis, le sujet a été traité complètement, radicalement, avec une superbe logique tenant compte, bien à l'avance, sous tous ses angles, de cette sorte de problème par Henri Desgrange, le père du Tour lui-même. Avant la guerre de 1914, le patron d'une grande équipe vient précipitamment lui rendre visite à l'heure du dîner pour lui demander en grand secret ses conseils : "Desgrange, vous êtes un homme de logique et d'autorité, rendez-moi service, donnez-moi tout de suite votre avis. Voilà, j'ai un tel (ici le nom d'un grand champion qui se trouvait alors en tête du classement général) qui menace d'abandonner sur-le-champ si je ne le laisse pas recevoir dans sa chambre, ce soir même, une jolie petite soubrette rencontrée à l'étage de l'hôtel où nous séjournons, et qui paraît consentante ! Que dois-je faire ?" Et Desgrange, sans hésiter, de répondre : "Qu'il tire son coup mais vite !".

[in "L'Equipée belle". – Paris, éd. Robert Laffont/Stock, 1991. – 526 p (pp 503-506)]

② Son petit-fils Thomas Brochut-Goddet témoigne : « Parallèlement à son ancrage dans l'Histoire, le Tour n'en reste pas moins avant tout une compétition sportive qui se doit, en tant que telle, de respecter une organisation drastique. Tout est chronométré et le moindre retard peut entraîner de graves conséquences. **Mon grand-père m'a expliqué que c'est pour cela que, jusque dans les années quatre-vingt ou quatre-vingt-dix, les femmes n'avaient pas le droit de monter dans les voitures suiveuses.** La raison est assez cocasse : dans une étape qui dure plusieurs heures, rien ne doit retarder le bon déroulement de la course. Or, un homme pouvait descendre d'une voiture, soulager un besoin pressant sur le bord de la route en quelques secondes, remonter et partir. **Pour une femme, c'est plus compliqué.** Depuis, les étapes sont moins longues et il y a une autre organisation, avec des voitures dédiées aux invités qui peuvent dépasser le peloton : on peut prendre un peu d'avance ou s'arrêter pour déjeuner... Du temps de mon grand-père, il y avait quelques pauses restaurants, mais la plupart du temps, Lucien Levidechen (son chauffeur) préparait sandwiches et boissons pour mon grand-père et les éventuels invités. »

Thomas Brochut-Goddet (Fra) [*La formidable aventure du fondateur de L'Equipe et directeur du Tour de France.* – Auray (56), éd. Blacklephant, 2022. – 121 p (pp 90-91)]. -

TDF 1948 – Marie-Louise Baron (Fra) : envoyée spéciale de l'Humanité

Jacques Goddet, le directeur du Tour en 1936 et de 1947 à 1987, dans sa biographie *L'Équipée belle* s'intéresse aux consœurs ayant suivi sa chère épreuve : « Ce fut *l'Humanité* qui eut l'audace d'introduire dans cette société macho une envoyée qui nous parut alors vraiment spéciale, Marie-Louise Baron. Je peux prétendre que je ne me sentis nullement embarrassée par une telle innovation. L'attribution d'une carte de presse confère des droits professionnels imprescriptibles. La consœur fut donc admise, bien reçue par tous, lue avec intérêt. Elle s'exprima sans préjugés ancrés et découvrit les différents aspects du Tour sans étonnements ridicules. Même quand (les voitures de presse arrivaient alors à approcher le peloton), nos vaillants coursiers se livraient à l'exercice, toujours un peu acrobatique dans ses aspects, de se libérer la vessie en continuant à chevaucher leur destrier, soit en roue libre dans les descentes, soit poussé par un camarade complaisant, ne se trompant pas de côté... La tentative de *l'Humanité* ayant réussi, elle fut reconduite avec la romancière Hélène Parmelin, épouse du grand peintre Edouard Pignon. Puis, d'autres consœurs talentueuses nous rejoignirent et, en particulier, rédigeant ses reportages pour *France-Soir*, Marlyse Schaeffer, avant Huguette Debaisieux pour *Le Figaro*, et Odile Grand pour *L'Aurore*. Mais il est vrai qu'en cette occasion, la frimousse de cette jolie personne perturba quelque peu la vie du peloton. Un coureur (de forte renommée) l'avait remarquée et appréciait vivement son charme. Il n'avait de cesse durant la course même, de lui adresser regards et sourires. Pour y parvenir, il était évidemment obligé de traîner dans les arrières du peloton, retourné vers les voitures alors vraiment suiveuses, se laissant au besoin glisser jusqu'à son directeur sportif pour se rapprocher davantage encore de la séduisante journaliste. Je ne me sens pas le droit de vous révéler le nom de cet amoureux en transit – les relations n'allant pas plus loin – non seulement parce que ses performances, cette année-là, s'en ressentirent tout de même, mais aussi parce qu'il est toujours vivant, en bonne forme, époux fidèle, même s'il y a prescription... » ¹⁸

TDF 1948 - Suzanne Monbec (Fra), Suzanne Pasquier (Fra), et Monique de Pourville (Fra) : trois pionnières, une infirmière et deux ambulancières, dans la caravane sportive

A la reprise du Tour après sept ans d'interruption dus à la Seconde Guerre mondiale, il n'y a toujours pas de médecin suivant la course de bout en bout mais une ambulance Croix-Rouge, non sponsorisée comme cela sera le cas en 1952 par la marque *Aspro*. Si, pour l'édition 1947, nous n'avons pas retrouvé d'information sur les occupantes de ce véhicule sanitaire, en revanche, l'année suivante, un article signé Pierre About, l'un des envoyés spéciaux de *L'Équipe*, sous le titre « Trois femmes sur le Tour » commente l'événement : « Elles sont trois pour qui le règlement très strict qui interdit l'accès de la caravane sportive du Tour ne saurait s'appliquer. Trois petites femmes de rien du tout noyées dans ce flot masculin, quelle imprudence ? Que non pas : elles ont de la défense. La plus petite mesure 1,72 m ; la plus grande a avoué 1,76 m lors de l'établissement de son passeport, mais elle fait nu-pieds sous la toise, un bon mètre quatre-vingts. Elles n'ont peur de rien, la guerre fut leur école. Elles n'ont pas peur des hommes ; elles sont ambulancières et infirmières et si besoin était, la terrible poigne de Dominique Straboni ¹⁹ qui les accompagne viendrait à leur secours. Elles passent sur toutes les routes derrière le dernier coureur à bord de leur ambulance offerte à la Croix-Rouge française par la Croix-Rouge américaine. Deux d'entre elles pilotent à tour de rôle avec la ferme souplesse des femmes douées. La troisième, infirmière diplômée d'Etat, soigne les éclopés et les malades. Aujourd'hui, ce fut le Français Robert Desbats, clavicule cassée, et les Belges Norbert Callens et Stan Ockers tordus par la diarrhée. Voulez-vous connaître ces filles en uniforme. Je tâcherai de ne pas être trop indiscret pour elles qui sont si... discrètes.

Suzanne Pasquier, brune un peu garçonne, les cheveux coupés courts que la poussière teinte d'un joli gris. Médaille de la résistance, réseau Cohors-Asturies ²⁰. Brevetée poids lourds. A successivement ravitaillé les camps de prisonniers puis servi deux ans en occupation en Allemagne. Classée dans les réserves de la Croix-Rouge, part en mission quand on l'appelle.

¹⁸ Jacques Goddet. - *L'Équipée belle*, Paris, éd. Robert Laffont-Stock, 1991, 526 p (p 504)

¹⁹ Soigneur-masseur sur le Tour depuis 1929

²⁰ Réseau de Résistance fondé en 1942 par Christian Pineau et Jean Cavallès

Dans le civil, fabrique et vend des guêpières faubourg Saint-Honoré mais n'en porte jamais.

Signes particuliers : parle anglais, ne songe pas au mariage.

Monique de Pouvoirville, 1,78 m au moins ! Le bébé de la troupe. Si grande, si jeune et si gracieuse. Ne connaît pas ses origines. A pourtant de l'Espagne dans le regard. Un village des environs de Toulouse porte son nom... à moins qu'elle ne porte le sien. Ambulancière dès 1943.

Parle négligemment d'un certain nombre de bombardements. Conductrice brevetée poids lourds. Fille unique. Trouve les hommes français bien petits ! Signe particulier : monte à cheval entre deux services Croix-Rouge. Aime un peu la cuisine, beaucoup la couture. Fume trop.

Suzanne Monbec. Infirmière par vocation. Diplômée. Était à Carentan lors du débarquement. Suit le mouvement jusqu'au camp de Dachau pour soigner les typhusards. Après la libération, deux ans de service en Indochine, hôpital de Cholon avec la mission de Mlle Barry. Regrette Saïgon davantage que le sana chirurgical d'Allemagne (maison de convalescence post-chirurgicale).

Travaille en clinique privée. » ²¹

Gérard Porte, le médecin-chef du Tour de 1982 à 2010, rappelle dans sa biographie que les patrons du Tour, notamment Félix Lévitan, étaient toujours au début des années 1970 contre la présence de femmes à l'échelon course. Dans un bref survol de l'histoire du service médical, le toubib aux 39 Tours (1972-2010) commente son incorporation au personnel soignant : « Tout porte à croire que c'est en 1947, dans le premier Tour de l'après-guerre, que l'organisation a décidé de la présence d'un médecin [NDLA : officiellement en 1949], d'une infirmière et d'une ambulance. Les photos des années 1950 montrent cette ambulance avec le sigle de la Croix-Rouge française. Elle était déjà sponsorisée par *Aspro*, l'un des plus vieux partenaires de l'épreuve qui comptabilise plus de quarante ans de présence. Le plus étonnant est qu'à l'époque il y avait une infirmière ! Quand on connaît la misogynie de rigueur sur le Tour, cela paraît surprenant. La pudeur interdisait par exemple à toute femme de voir des hommes s'arrêtant le long de la route pour satisfaire un besoin naturel. Les cyclistes étaient en cuissards moulants [NDLA : au début des années 1950, le lycra n'existait pas et les culottes cyclistes ressemblaient plus à des flottants qu'aux cuissards moulants d'aujourd'hui], jambes nues, alors que les tennismen de la même période jouaient en pantalons longs [NDLA : pas de chance ! Les hommes jouent en short et les femmes en jupes depuis la reprise des compétitions après la guerre de 1939-1945]. Pas de femme donc sur le Tour, sauf cette infirmière de la Croix-Rouge. Quand cette vénérable organisation disparut de la course, on en revint aux hommes. Et uniquement aux hommes, je suis bien placé pour le savoir. Si ma candidature comme infirmier a été retenue en 1972, c'est bien parce qu'il n'était pas question de choisir une femme. Félix Lévitan était très rigide sur le sujet. Sa fille, Claudie, devenue directrice commerciale du Tour dans les années 1975, avouait n'avoir jamais suivi une étape dans la course malgré sa fonction et son lien de parenté. » ²²

TDF 1948 – Annabella (Fra), actrice “incognito” dans la voiture de *l'Intransigeant*

Témoignage du journaliste Georges Pagnoud, acteur passif : « Ignorant des règles très strictes qui interdisaient l'accès des dames - on ne parlait pas encore de Secrétaire d'Etat à la condition féminine ! - dans les suiveuses, exception faite, bien sûr, de celles accomplissant une mission professionnelle, Georges Cravenne, alors rédacteur de la page spectacles de *l'Intran*, avait également convié une autre vedette à découvrir le Tour.

Il s'agissait d'une superstar de l'époque, de retour d'Hollywood où elle avait été mariée à Tyrone Power, autre célébrité du 7^e Art. Peu regardant sur les moyens, Cravenne avait offert à Annabella une étape à la hauteur de sa célébrité : Biarritz-Lourdes, première « pyrénéenne » du Tour 1948. Pas moins ! Et si l'affaire s'était encore passée dans une semi-clandestinité. Mais allez donc exiger cela des responsables d'un journal ! A longueur de placards, ceux de *l'Intransigeant* faisaient savoir à leurs lecteurs qu'après Jean Marais et avant Fernandel « *la grande artiste de cinéma Annabelle suivrait pour eux le Tour de France et leur communiquerait, bien entendu, ses impressions.* » Pareille publicité ne pouvait évidemment échapper à la vigilance des censeurs du

²¹ *L'Équipe*, 19 juillet 1948

²² Gérard Porte. – *Médecin du Tour* (avec la collaboration de Pascal Boulanger), Paris, éd. Albin Michel, 2011, 316 p (pp 113-114)

Faubourg Montmartre. Mais ils attendirent malheureusement la veille de cette fameuse étape pour exiger le respect de leur règlement. Annabella se trouvait déjà sur place à Biarritz (...)
Jacques Goddet s'approche.

- *Dites donc, Pagnoud, qu'est-ce que c'est que cette histoire d'Annabella ? Il n'est pas question qu'elle suive la course ..*

- *Mais ..*

Il devance la réplique.

- *Vous avez pris des risques en annonçant sa présence. Faites de même maintenant en faisant savoir à l'intéressée que nous ne pouvons l'accepter parmi nous.*

J'ai dû m'exécuter, Cravenne, accouru de Paris, se refusant à le faire lui-même. Affronter une furie. Subir ses avanies. Mais surtout son refus formel de céder à l'ukase directorial. C'est sans appel. Et ce que femme veut, surtout si elle est vedette, comment ne pas accéder à son désir ? Avec Cravenne, nous nous concertons, complotons, croyons avoir trouvé une solution : on déguisera notre invitée. Elle lancera, en la circonstance, la mode masculine ... pour femmes !

En pantalon et veste de daim, casquette à large visière sur la tête, abritée derrière de larges lunettes, Annabella se fait toute petite sur la banquette arrière. A l'exception de descentes vertigineuses qui la font se cramponner furieusement à mon bras, Annabella pourrait presque passer incognito si .. Si l'aboyeur du car de notre journal figurant dans la caravane n'avertissait les populations :

POST-IT – Témoignage d'Annabella, suiveuse de la 7^e étape Biarritz-Lourdes du Tour 1948
« *Que les organisateurs qui interdisent la présence des femmes dans le Tour se rassurent. Si j'avais l'air tant soit peu féminine au départ, j'ai beaucoup plus l'air d'un monstre que d'une pin-up girl à l'arrivée. Couverte de poussière, les cheveux sans couleur aplatis par une casquette aimablement prêtée, je n'ai presque plus figure humaine. Mais cela n'a aucune importance. Je viens de vivre une merveilleuse journée.* » [L'Intransigeant, 09.07.1948]

- *Attention ! attention ! Dans la voiture de « l'Intransigeant », vous pourrez admirer, tout à l'heure, la grande artiste Annabella. N'oubliez pas de l'applaudir !*

Dans la discrétion, il était difficile de faire plus mal ! Nouvelle convocation de Jacques Goddet, à l'arrivée :

- *Vous avez bafoué le règlement. Je suis obligé de vous retirer la plaque de votre voiture.*

Une intercession de Charles Pélissier nous évitera cependant un retour sans gloire à Paris. »
[Georges Pagnoud. – Un vrai Tour de cinéma. – Miroir du cyclisme, 1978, n° 260, novembre, pp 48-51]

DATA Annabella - Née Suzanne Charpentier

N : 14.07.1907 – Paris 9^e

D : 18.09.1996 – Neuilly-sur-Seine (92)

Actrice ; épouse de Tyrone Power de 1939 à 1948

Suit dans l'Hotchkiss décapotable de l'Intransigeant la 7^e étape Biarritz-Lourdes du Tour 1948.

Pour passer inaperçue, elle se déguise en homme (pantalon et veste, casquette, lunettes) assise sur la banquette arrière.

TDF 1949 - Charlotte Mougin (Fra) : journaliste à *Sud-Ouest Dimanche*

Hervé Mathurin, journaliste chargé de la rubrique cyclisme à *Sud Ouest*, qui a suivi en tant que reporter plus de vingt Tours de France, nous rapporte le subterfuge imaginé par une consœur d'une génération antérieure. Afin de pouvoir témoigner directement sur les faits et gestes des forçats de la route, notamment après l'arrivée en phase de récupération, elle s'est "transformée" en femme de chambre. C'est dans son ouvrage "Le Tour de France à Bordeaux et dans la région" que le journaliste bordelais nous résume ce reportage singulier : « Le lendemain 10 juillet 1949, *Sud Ouest Dimanche* innove. Sur huit colonnes tête de page, le journal titre « Mémoires d'une femme de chambre : une nuit avec "ceux du Tour" ». La journaliste Charlotte Mougin a revêtu en

fraude le tablier de la soubrette pour rapporter ici tout ce qu'elle a vu de la course, au repos, dans un hôtel d'étape bordelais. » ²³

En fait, le titre est plus croustillant que le texte, mais le ton est nouveau. Le Tour peut sortir des pages sportives et être l'objet de papiers "grand public". »

TDF 1956 - Sauveur Ducazeaux (Fra) : « J'ai refusé à Pierrette Walkowiak de passer la journée de repos avec son mari »

Sauveur Ducazeaux, un ancien coureur du Tour – trois participations avec comme point d'orgue une victoire d'étape en 1936 – après la reprise de la Ronde de juillet en 1947, devient directeur technique des équipes du *Centre-Sud-Ouest* (1950 et 1952) puis du *Nord-Est-Centre* (1953 à 1957). C'est à ce titre, l'année où Roger Walkowiak remporte le Tour 1956, qu'il dirige avec maestria la manœuvre de ses troupes. Son parcours cycliste et probablement son expérience personnelle confortée par les conseils d'hommes de l'art tels que le Dr Barret médecin du sport exerçant au début du XX^e siècle, qui résumait ainsi le conflit inévitable existant entre sexe et exercice musculaire : « *Que de gloires sportives se sont écroulées d'une façon inattendue et dont la femme était la cause. En réalité, il n'y a pas de plus grand ennemi du sport que l'incontinence sexuelle* » ²⁴, l'avaient convaincu que s'il voulait mener son leader – potentiel vainqueur du Tour – vers le graal de la toison d'or à Paris, il devait le surveiller comme l'huile sur le feu afin qu'il ne s'écroule pas victime de Cupidon. Et qui plus est, son Walko envisageait de faire venir à l'occasion du jour de repos à Bordeaux sa jeune femme, Pierrette Lafarge, épousé six mois auparavant, le 25 décembre 1955.

Pour ne pas faire tout capoter à cause d'un moment d'égarement de son leader, Ducazeaux va tout faire pour bouter hors de la caravane la dulcinée de l'homme de Montluçon. Il va faire ses révélations quinze jours après l'arrivée victorieuse de son poulain à Paris, dans les colonnes de l'hebdo *Le Miroir des Sports* : « La joie de Walko éclatait et il ne cherchait nullement à la dissimuler :

- Alors, content de ce maillot ?
- Quelle question !

Il rayonnait. Manifestement, cette position de leader le comblait. Pour tout dire, il n'aurait jamais osé l'espérer. Son regard, ses gestes, ses attitudes en étaient la preuve. Il ne pensait pas à ce que valait le maillot : seulement à ce qu'il représentait, à ce qu'il symbolisait : lui, Walkowiak. Roger Walkowiak, de Montluçon, il était en tête du Tour 1956 à Angers ! Cette pensée le bouleversait. Il m'écoutait en fermant les yeux, tel un enfant gourmand savourant une pâtisserie. Comment me faire entendre dans telle condition ? (...)

Tout cela, je le devinais. La tâche que je m'étais fixée me parut soudain insurmontable. Je m'armai de courage :

- Ce paletot, Roger... il faut le rendre

Il me sourit, incrédule, comme si je plaisantais ! Je lui explique : « Comprends, Roger nous ne sommes qu'au début. Les montagnes nous attendent. Avec ce maillot, tu deviens l'ennemi public n° 1, l'homme à qui sont portés tous les coups. Tu ne pourras pas tenir. Abandonne-le... nous le reprendrons plus tard, j'en suis persuadé. A Grenoble, par exemple, là tu pourras le défendre, l'arrivée sera proche. Réfléchis bien. Fais-moi confiance : ou tu te bats pour garder ce maillot et tu perds certainement le Tour ou tu consens à t'en débarrasser maintenant et tu le reprends presque sûrement à l'approche du Parc des Princes. Dans mon esprit, Walko devait accepter sans discussion. Or, il hésitait. « Bon sang, pensai-je, il ne va pas se « défoncer » quand le Tour commence à peine ! » Car, n'est-ce pas, il eut été difficile de l'empêcher de pédaler. Quelque chose l'inquiétait mais quoi ? Jouant les juges d'instruction, je l'interrogeai sans relâche. Il capitula enfin :

- Pierrette doit me rejoindre à Bordeaux, la seule pensée que je suis maillot jaune doit la rendre folle de joie. Alors si, à Bordeaux je ne l'avais plus... vous comprenez ?

²³ Hervé Mathurin.- *Le Tour de France à Bordeaux et dans la région*, Bordeaux (33), éd. les Dossiers de l'Aquitaine, 2003, 94 p (p 39)

²⁴ Dr Barret. – *Conseils du docteur sportif*, Paris, éd. Nilsson, 1908, 116 p (p 26)

Voilà donc la raison ! Bien sûr, je comprenais ! Quoi de plus humain que cette satisfaction qu'il voulait offrir à sa femme ? Pouvais-je vraiment le priver d'une telle joie en faisant miroiter une victoire au fond incertaine ? (...) Oui, pouvais-je vraiment refuser ? Je cédaï :

- D'accord, Roger, mais après Bordeaux, on laisse tomber. Promis ?
- Promis, me répondit-il

Soulagé, j'engageai un court dialogue avec Adolphe Deledda, capitaine de l'équipe au départ d'Angers. Deledda est mon homme de confiance. Il possède un tel métier et nous nous connaissons si bien que nous ne savons rien cacher. Nos conversations ont toujours un tour familial.

- Walko veut garder le paletot jusqu'à Bordeaux...
- Il est dingue ?
- Certainement pas mais sa femme sera là.
- Le Tour et les femmes ne vont pas ensemble...
- Je sais, je sais mais il y tient. Cela peut être pour lui une sorte de test. S'il est encore leader à Bordeaux, il sera convaincu de pouvoir le redevenir après les Alpes. Il faut l'aider.

L'« Adolphe » n'était pas d'accord. Il s'inclina néanmoins. En maugréant naturellement. Mais je pouvais compter sur sa fidélité. En fait, Walko ne souffrit nullement pour défendre sa place de leader. D'Angers à La Rochelle, encore que l'étape ait été courue à plus de 42 kilomètres de moyenne, mon « zèbre » suivit facilement le train du peloton principal. J'avais pourtant peur. Mais aucun de ses adversaires (j'entends adversaires directs) n'essaya de l'attaquer. J'étais sûr qu'il serait encore maillot jaune à Bordeaux et que sa femme serait heureuse... Dans la grande cité girondine, Walkowiak on le sait, termina une fois de plus dans le paquet, à 1'7" du vainqueur Roger Hassenforder. Sa femme l'attendait. Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, heureux de se retrouver. Lui était fier du cadeau qu'il lui offrait, elle, transportée d'être l'épouse d'un tel champion. Ce sont des sentiments que l'on comprend, des moments dont on apprécie l'intensité même si l'on n'a pas eu l'occasion de les connaître ou de les vivre soi-même. Contemplant ce tableau qu'ils formaient, sa femme et lui – deux "mômes" pour moi – j'en avais les larmes aux yeux. Mais le plus difficile restait à faire : éliminer la femme... Car, cela va de soi, Mme Walkowiak, venue de Royan, où elle était en vacances, entendait bien, il était facile de le deviner, demeurer auprès de son mari et partager avec lui la journée de repos. A quoi j'étais résolu à m'opposer de toutes mes forces. Je ne les quittai pas d'une semelle. Je devais leur paraître odieux. Tant pis !... Je m'efforçai de l'être plus encore. Nous jouions une trop grosse partie. Avant le repas, Pierrette Walko expliqua :

- Je suis venue en voiture avec des amis. Ils repartent ce soir et proposent naturellement de me ramener. Mais je pense que demeurer vingt-quatre heures de plus serait préférable. Je repartirai demain soir.

Walko, c'est naturel, se préparait à approuver lorsque j'intervins :

- Pas question. Vous avez vu votre mari, vous l'avez embrassé. Vous avez pu vous rendre compte qu'il était en bonne santé. Je sais que vous lui avez communiqué votre confiance, votre foi dans le succès final. Ça suffit. Votre rôle est terminé. Maintenant, il faut partir.

Le tout débité sur un ton calme mais ferme. Ils s'attendaient à tout sauf à cela. J'avoue avoir été ému. L'immense bonheur dont ils étaient baignés un instant auparavant avait fait place à la tristesse. Je pris mon air le plus bonhomme :

- Allons, allons ne sombrons pas dans le chagrin. Comparez aux immenses satisfactions qui vous attendent le petit sacrifice que je vous demande dans votre intérêt. On ne gagne pas le Tour de France en poursuivant son voyage de noces. Séparez-vous.

Puis très solennel :

- Madame, il faut partir...

J'accompagnai moi-même Mme Walkowiak en l'assurant que son geste ne pourrait qu'avoir d'heureuses conséquences.

- Je vous comprends, M. Ducazeaux, dit-elle. Mais Roger et moi...
- Mais oui, mais oui. Il y a ce que je comprends et il y a le Tour. Un coureur en passe de le gagner ne doit penser qu'à la victoire. Je vous sais raisonnable. Mais cela ne suffit pas. Votre seule présence pourrait avoir sur Roger un effet émoullent. Ce n'est pas le moment de créer autour de lui un climat de vacances, alors que la bataille fait rage.

Si Roger et Pierrette ont pu m'en vouloir, juger excessive mon intransigeance, je suis sûr qu'ils m'ont, depuis, pardonné. » ²⁵

TDF 1964 - Yolanda Gigliotti alias Dalida (Ita-Fra) : « *Un resquilleur dans le peloton...* » c'était *Bambino*

La chanteuse Dalida rendue célèbre par son titre *Bambino* – reprise d'une chanson de Marino Marini (Guaglione) – initialement prévue pour Gloria Lasso, suit la 51^e édition du Tour de France pour le compte de la radio Europe n° 1. Bien sûr, elle n'est pas autorisée à suivre directement le peloton mais chaque soir, à l'étape, elle est sur le podium de la radio de la rue François 1^{er} où elle présente une dizaine de chansons, tandis qu'Henri Tisot, déguisé en Général de Gaulle, imite à la perfection l'Homme de l'appel du 18 juin. Pendant les vingt-trois jours de course du Tour 1964 au contact des champions de la petite reine, l'étoile de la chanson, par sa gentillesse et sa disponibilité, fait la conquête de la caravane mais aussi des organisateurs. Ces derniers vont même lui demander de remettre à l'arrivée au Parc des Princes à Georges Groussard, surnommé en raison de sa taille "Le Petit coq de Fougères", cinquième du général, le trophée *de coureur le plus loyal*. Ce qu'ils ignoraient ces organisateurs c'est ce que révèle le magazine *Miroir Sprint* dans la foulée de l'arrivée à Paris – c'est que : « La chanteuse Dalida avait suivi clandestinement deux étapes dans la caravane des journalistes, envers et contre les règlements du Tour, lesquels sont toujours rigoureusement appliqués. Avec le concours de quelques amis, Dalida revêtit un déguisement emprunté à la panoplie du parfait suiveur masculin : combinaison de toile, casquette profondément enfoncée sur la tête, foulard, lunettes. Cet ensemble la rendit méconnaissable, enfin presque ! Dans ce pittoresque habillement, elle parvint à suivre les coureurs à deux occasions et son véhicule roula longtemps à côté de celui de Jacques Goddet, dépositaire du sacro-saint règlement et responsable de leur application. Jacques Goddet ne s'aperçut pas de la supercherie, fort heureusement d'ailleurs pour la resquilleuse. » ²⁶

Sur une idée d'Antoine Blondin, journaliste-écrivain, Pierre Chany, leader de la rubrique cyclisme à *L'Equipe*, le véritable metteur en scène de la séquence *Dalida, passager clandestin sur la route du Tour*, trente-deux ans plus tard interviewé par son confrère Christophe Penot revient sur ce fait d'arme à l'insu des deux patrons du Tour. Mise en scène d'autant plus risquée que Chany était à la fois l'employé de Jacques Goddet le boss de l'épreuve mais surtout le bras armé de la transgression de la règle toujours d'actualité à l'époque qui imposait qu'une femme, en dehors d'une journaliste ou d'une infirmière dûment accréditée, ne pouvait suivre le peloton. "L'homme aux 49 Tours de France" nous éclaire sur les coulisses de cette savoureuse et insolite histoire de la Grande Boucle : « C'était dans le Tour, en 1964, l'année du fameux duel entre Poulidor et Anquetil. Il faut rappeler qu'à cette époque les femmes ne mettaient jamais les pieds sur le Tour. Seul *L'Humanité*, par tradition, faisait une entorse à cette règle en accréditant Marie-Louise Baron. Plus tard, il y eut Huguette de Baisieux et Jacqueline Chabridon, mais bon ! en 1964, sur le Tour, les femmes n'étaient pas encore en odeur de sainteté. Aujourd'hui, elles abondent. Dalida, elle, était au sommet de sa popularité. Elle chantait, le soir, dans les villes où la course passait. Elle s'était beaucoup attachée à Antoine Blondin qui, bien sûr, suivait chaque étape avec moi. Avec son goût habituel pour l'humour et la provocation, Antoine décida de lui faire suivre des étapes, certaines avec nous, d'autres avec Louis Deville, un très bon confrère, un très bon camarade qui travaillait pour *Le Provençal*. De mon côté, je prêtai ma combinaison de moto. Elle ajouta une casquette, des lunettes noires et même une moustache qui ne tenait jamais. Antoine était aux anges ! Dalida fut avec nous dans l'étape de Bordeaux. Elle fut encore avec nous lors du fameux contre-la-montre, entre Versailles et Paris. Toute la caravane était sur les dents parce que nous ne savions pas si Jacques Anquetil repousserait Raymond Poulidor. Chaque fois que nous doublions la voiture de Jacques Goddet ou la voiture de Félix Lévitan, Dalida, qui était assise à l'arrière [NDLA : entre Blondin et Chany], s'accroupissait sous le siège. Personne ne la repéra. Trois jours plus tard, dans *Miroir Sprint*, sous le pseudonyme de Jacques Périllat, je titrais sur deux pages : « *Dalida, une femme dans la course* ». » ²⁷

²⁵ *Le Miroir des Sports*, 1956, n° 587, 13 août, p 5

²⁶ *Miroir Sprint*, 1964, n° 945 B, 15 juillet, p 22

²⁷ Christophe Penot - *Entretiens avec Pierre Chany l'homme aux 50 Tours de France*, Saint-Jean-le-Blanc, éd. Cristel, 1996, 248 p (pp 62-63)

Comme souvent, Penot – aujourd’hui éditeur mais aussi collaborateur du journal fédéral *La France Cycliste*, ne vérifié pas vraiment ses sources, ce qui l’amène à ne pas être performant sur les dates d’état civil, les palmarès et, plus généralement, sur les faits.

Dans ce remake du passager clandestin, le titre exact « *Un resquilleur dans le peloton... c’était Dalida* » n’est pas tout à fait semblable à « *Dalida, une femme dans la course* », celui qui figure dans l’ouvrage consacré à Chany. De plus, il fait seulement une page et non deux ; il n’est pas signé et il a été publié le 15 juillet soit le lendemain de l’arrivée au Parc et non trois jours plus tard. Personne n’est à l’abri d’avoir un jour sans ou de faire des erreurs, mais il y a en certains qui en font plus que d’autres...

Pour la petite histoire, il faut signaler que pendant ce Tour 1964, Janine Anquetil, l’épouse du Normand, est fréquemment repérée sur le parcours avec sa crinière blonde et sa robe blanche. Le jour de repos en Andorre, on la verra en compagnie de son mari, de Raphaël Géminiani - le directeur sportif du futur quintuple vainqueur de l’épreuve - et d’autres suiveurs invités par la direction de Radio-Andorre, à goûter à un méchoui arrosé de sangria.

Dans les années 1950, des artistes ont participé au barnum du Tour, soit dans la caravane publicitaire tels que l’accordéoniste Yvette Horner de 1952 à 1962 ou sur les podiums aux arrivées d’étape comme les chanteuses Annie Cordy en 1952, 1955 et 1970 et Line Renaud. Mais pour ces trois dernières, elles avaient l’autorisation officielle car elles ne suivaient pas directement la course. Si, aujourd’hui, Henri Desgrange revenait sur le Tour, il n’en croirait pas ses yeux de voir autant de jeunes femmes aux arrivées de sa course. Des hôtesse en nombre se croisant sur le podium pour fleurir et remettre les maillots distinctifs aux lauréats du jour, des doctresses, des masseuses, des attachées de presse, des femmes de coureurs et, bien sûr, des journalistes du beau sexe.

TOUR DE FRANCE

Des femmes journalistes à l’échelon course *Les pionnières de 1913 à 1958*

NOMS	Titre de presse	Année (s)
Alice Alguier	<i>L’Humanité</i>	1954
Miss “australienne”	<i>Sporting Club</i>	1937
Marie-Louise Barron (1911-2008)	<i>L’Humanité</i>	1948, 1949, 1955
Gabrielle Colette (1873-1954)	<i>Le Matin</i>	1913
Miss Collins (USA)	?	1947
Alexandra David-Neel (1868-1969 : 100 ans)	<i>Photographe</i>	1934
Dominique Desanti (1914-2011)	<i>L’Humanité</i>	1952
Germaine Dulac (1882-1942)	<i>Le Journal</i>	1932
Paule Hutzler (1910-1946)	<i>Paris-Soir</i>	1934-1937 (4)
Rachel Lefort (1915-2002)	<i>L’Humanité</i>	1953, 1954
Charlotte Mougin	<i>Sud-Ouest Dimanche</i>	1949
Hélène Parmelin (1915-1998)	<i>L’Humanité</i>	1950
Elizabeth Sauvy (alias Titaÿna) (1897-1966)	<i>Paris-Soir</i>	1935
Simone Téry (1897-1967)	<i>L’Humanité</i>	1947
Marie-Louise “Marlyse” Schaeffer (Fra)	<i>France-Soir</i>	1958



Un resquilleur dans le peloton... C'ÉTAIT DALIDA

LE Tour le plus long n'a pas été réalisé par Jacques Anquetil et Raymond Poulidor, mais bien par... la chanteuse Dalida qui a fait le plein 23 jours durant — pas de repos pour elle en Andorre — sur le podium d'Europe N° 1. Elle y présentait une dizaine de chansons tandis qu'Henri Tisol déguisé en qui vous savez, sacrifiait à son désormais célèbre numéro d'imitation. Mais pour Dalida le Tour avait commencé bien avant celui de Jacques Anquetil et il prendra fin le 31 août seulement à Narbonne!

Jusqu'à là, la chanteuse sillonna la France et donna une cinquantaine de récitals, chacun dans une ville différente, performance qui représente une manière d'exploit sportif.

Par sa gentillesse et pour l'intérêt qu'elle portait à la course, Dalida a fait la conquête des gens du Tour et les organisateurs dans le vent l'ont priée de remettre à Georges Groussard, au Parc des Princes, le trophée du « coureur le plus loyal ».

Ce qu'ignoraient ces organisateurs — et qu'ils ignorent encore mais plus pour longtemps! — c'est que la chanteuse avait suivi clandestinement deux étapes dans la caravane des journalistes, envers et contre les règlements du Tour, lesquels sont toujours rigoureusement appliqués.

Avec le concours de quelques amis, Dalida revêtit un déguisement emprunté à la panoplie du parfait sursour-masculin : combinaison de toile, casquette profondément enfoncée sur la tête, foulard, lunettes. Cet ensemble la rendit méconnaissable, enfin presque! Dans ce pittoresque habituellement elle parvint à suivre les coureurs à deux occasions et son véhicule roula longtemps à côté de celui de Jacques Goddet, dépositaire du sacro-saint règlement et responsable de leur application. Jacques Goddet ne s'aperçut pas de la supercherie, fort heureusement d'ailleurs pour la

resquilleuse!

Celle-ci, répétons-le, a été adoptée avec enthousiasme par tous les membres de la grande famille du Tour à qui elle confiait hier au Parc des Princes:

« Cette course est formidable — avec plusieurs rrrrr... — il y régnait une camaraderie étonnante et tous les participants, sursours, coureurs manifestent les uns et les autres une solidarité admirable que l'on retrouve rarement ailleurs. Me voilà

conquis au cyclisme et je suis prêt désormais à revenir quand l'occasion m'en sera donnée... »

Sur la route, trois faits ont particulièrement retenu son attention : la performance de l'accordéoniste Emile Boisserie qui a effectué les 23 étapes juché sur le toit d'une camionnette le « biniou » en état de marche ; les motards de la caravane publicitaire qui ont couvert plus de 3.000 km debout sur le siège de leur véhicule à deux roues

et le courage extraordinaire concurrents dans la montée de Dôme.

Nombre de ceux qui l'ont ces dernières semaines se à l'Olympia au début du septembre pour l'encourager sa rentrée parisienne. C'étape ne sera pas la moins rhique et... le Directeur du France n'aura pas besoin, l'prunter un déguisement pcr trer à l'intérieur de la salle

